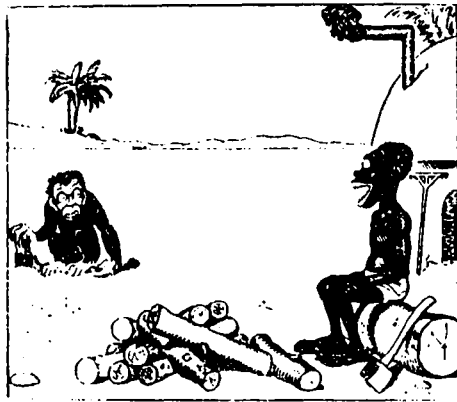


LE SINGE VICTIME DE L'HOMME



I

Sambo (livré à de tristes réflexions). — Et ma femme qui a dit de fende tout ce bois-là pou allumé le feu ! Pauvre nègue !...



II

... Ah... C'est cet animal d'ouang outang, qui passe la journée là, assis, à rien faire, qui va me emplacé... attends...

PRINTEMPS ET AMOUR

(Pour le SAMEDI)

La sève qui bout pousse hors des branches,
En bouquets nombreux, les bourgeons naissants;
Dans l'ombre du sol, roses et pervenches,
Puisent leurs couleurs et font leur encens.

Les enfants ravis, en légions folles,
Battent les chemins, les champs et les prés.
Volligez gamins, papillons frivoles !
La terre est à vous, vos jours sont dorés !

Comme des oiseaux sortis de leur cage,
Vous baignez vos fronts vierges et bénis,
Dans le chaud soleil et dans le bocage,
Encore comme eux vous faites vos nids.

Marchant au progrès, les bourgs et les villes
S'éveillent soudain d'un repos fatal ;
Le Travail courbé, — soutient des familles —
Puisse au coffre ouvert du roi Capital.

Devant les ruisseaux, à l'aspect des roses,
Devant la splendeur des bois repeuplés,
Ainsi qu'un essaim de corbeaux moroses,
On a vu s'enfuir les soucis voilés.

Le ciel est d'azur, la prairie est verte,
Le jardin des fleurs s'ouvre à deux battants.
Rions et gardons notre porte ouverte
Pour laisser entrer le joyeux Printemps !

Avril.

Les pinsons rêveurs ont des chansonnettes
Qu'ils disent tout bas au coin des buissons,
Et le cœur ému, les pauvres fauvettes
Se rendent enfin aux vœux des fripons !

Qu'on verra bientôt, des choses exquisas
Dans tous les halliers, sous les bois épais !
Amoureux trompeurs, amantes conquises,
Cupidon peut-il compter vos forfaits ?

Les astres là haut enivrant l'ivresse
Et la volupté dont nous jouissons,
Sont comme jaloux de notre allégresse,
Et l'on voit d'ici qu'ils ont des frissons.

Le réveil du cœur met dans l'œil avide
Un étrange élat, un vague désir ;
Tous ont cru sentir que leur âme vide
A faim de bonheur et soif de plaisir !

L'onde enfin narguant son lien de glace,
Caresse la rive en de longs baisers ;
Le lierre fidèle au chêne s'enlace,
La terre sourit aux cieux embrasés.

On dit que l'hiver fait l'âme déserte ;
Eh ! bien, du Printemps fêtons le retour,
Rions et gardons notre porte ouverte
Pour laisser entrer ce coquin d'Amour.

INGLETERRA.

COEUR DE PIERRE

(Pour le SAMEDI)

"Moi, je n'ai jamais aimé."

Il le répétait si souvent, avec tant de franchise et de calme, qu'il fallait le croire quand même. On le plaignait tout bas le pauvre garçon au regard austère où brillait parfois des éclairs d'infinie tendresse ; on trouvait triste qu'il eut dépensé les plus belles années de sa folle jeunesse, sans avoir éprouvé une seule fois le charme de la séduction féminine. Pourtant mon ami Jules n'était pas de ceux que le spectacle d'une vertu ou d'une beauté laisse indifférent. Je l'avais rencontré pour la première fois à l'université ; une sympathie instinctive m'entraîna vers lui et nous nous liâmes d'une amitié étroite, d'une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Jules avait alors vingt deux ans ; sans être jolie, sa figure avait quelque chose qui charmait ; joyeux compagnon, toujours prévenant, il avait toutes les délicatesses. On l'aimait bien tous, notre ami Jules, mais une chose nous paraissait mystérieuse en lui, jamais un mot sur son passé, jamais une allusion ; son cœur était un livre ou personne ne pouvait lire ; on eut dit que le souvenir n'existait pas pour lui.

Quand Jules affirmait qu'il n'avait jamais aimé, cela nous étonnait bien, nous, les carabins, rassolants d'aventures galantes ; mais il nous était interdit de contredire : si quelqu'un faisait mine de constater sa parole, il se rembrunissait, se fâchait même ; d'ailleurs sa figure n'était pas de celles qui mentent ; puisqu'il le disait, c'était vrai.

* * *

Ce soir là, un soir d'avril quand les rameaux bourgeonnent et que la brise souille sa tiède haleine, tous les deux, mon ami Jules et moi, nous passions la soirée chez les B...

Cinq personnes dans le salon : deux fillettes rieuses et fraîches, la grand'mère tout-à-fait décrépite, mais l'âme jeune encore, lui, impassible, correct, l'ennui, son fidèle Pylade près de lui ; moi bavard, galant, empressé, qui contait fleurette aux demoiselles.

Ce n'est pas sans répugnance que Jules avait consenti à m'accompagner ; il sortait si peu ! Il préférait, disait-il, dix heures de baigne à une heure dans le plus chic salon. J'avais tant et tant sollicité qu'il finit enfin par se rendre. Les heures passaient rapides, je sentais pour mademoiselle Blanche une inclination plus que naturelle et je lui disais de si jolies choses que de son côté elle comprenait si bien ! Jules parlait peu, échangeait une parole brève avec l'aïule, regardait au plafond et attendait avec une impatience visible que l'heure de la retraite sonnât.

Il se faisait tard, nous allions nous retirer, lorsque la grand'mère prit Jules à partie et lui fit l'honneur d'une conversation intime. Je jubilai ; pour moi c'était prolonger le moment de la séparation cruelle — la séparation est toujours cruelle pour les amoureux — mais pour Jules, ô qu'il aurait voulu être loin !

Rien de pareil comme ces vieilles langues !

— Allons, M. Jules, lui disait-elle, ça reviendra ! quand on a votre âge les blessures faites au cœur sont peu profondes, elles se ferment aisément... Ah !

n'essayez pas de vous défendre ; je suis vieille, c'est-à-dire, j'ai beaucoup observé ; je sais lire sur les physionomies, moi ; puis je connais tant d'histoires diverses !

— Madame, je vous demande mille pardons, mais en fait de blessures je n'ai jamais reçu qu'un vilain coup de bâton quand j'étais gamin en jouant à la balle au camp et depuis longtemps je suis guéri, je vous assure.

— Si... si... ne plaieantez pas ; quand on est jeune on connaît cela ; d'ailleurs votre figure m'annonce...

— Oh ! ma figure vous dit quelque chose ? (au fait pourquoi ne pas le lui avouer tout de suite) Madame, vous savez, moi, je n'ai jamais aimé !

— Vous n'avez jamais aimé, vous ? C'est moi qui vais croire cela, moi qui lis la dernière page de votre roman comme si je la savais par cœur ! Non, M Jules, du courage, ça reviendra.....

La grand'mère frappait, sans pitié, sur la corde sensible de mon ami et Jules tressaillit ; évidemment la tournure de la conversation lui portait sur les nerfs ; cela l'agaçait terriblement, et pour couper court il affirma derechef avec une désinvolture admirable : — Je vous assure, madame que je n'ai jamais aimé ; ce sentiment doux ou frivole qui s'appelle l'amour, je l'ignore tout-à-fait. Peut être qu'un jour... en attendant je puis dire avec le poète :

... Je montre avec orgueil le rocher de mon cœur.

L'effet produit par ce vers, dit d'un air superbe, fut intense. La vieille dame n'osa pas insister. Jules venait de mettre en déroute sa science de physionomiste.

* * *

Il se fit un silence, un profond silence. La grand'mère sommeillait dans sa vaste berceuse ; j'avais dépensé toute ma gaieté, et ma verve commençait à tarir. Depuis longtemps Jules nous avait faussé compagnie ; il regardait vaguement la pendule, et paraissait plongé dans un monde de pensées. Je le vis soupirer fortement, passer une main rapide sur ses yeux, pendant qu'il murmurait, distrait, comme se parlant à lui-même :

... Je montre avec orgueil le rocher de mon cœur :

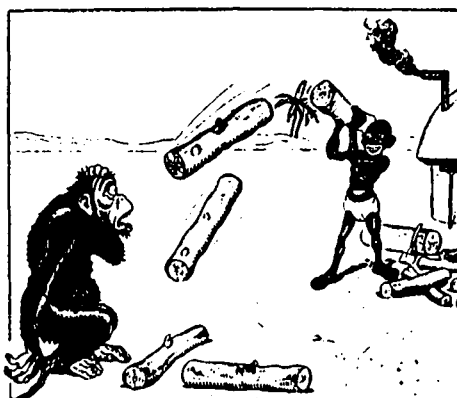
* * *

Il était tard, nous partîmes.

Une fois dehors : — Tu souffres, Jules ? de quoi s'agit-il ? j'ai cru que tu pleurais tout à l'heure.

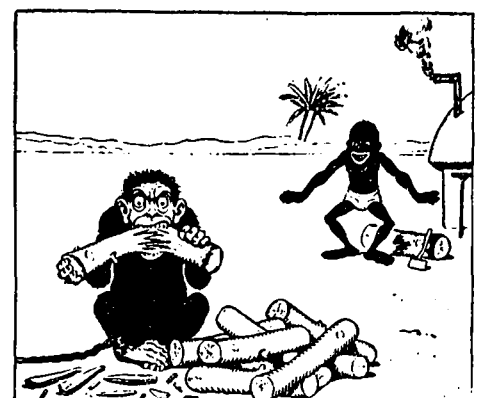
— Moi pleurer ? suis je une femme ? mais ennuyé, terriblement ennuyé, c'est le mot. Cette grand'mère qui veut à tout prix me mettre en tête que

LE SINGE VICTIME DE L'HOMME — (Suite)



III

... En lui jettant tout le bois à la tête, il va fâché il et nègue bien se...



VI

... Ça y est-il pas ? Il va éduie tout li bois on aiguillettes... là... là...